

Olivier Debré

*Cinq décennies,
cinq grands formats*

Exposition présentée
du 18 mai au 29 juin 2018

Galerie
Louis Carré
& Cie

Olivier Debré

Cinq décennies, cinq grands formats

Cette exposition retrace le parcours pictural d'Olivier Debré du milieu des années cinquante aux années 1990, par le biais d'une sélection de tableaux grand format, dimension qu'il affectionne très tôt, dès son installation dans son atelier de Cachan.

« J'ai fait une toile, quand je suis arrivé ici, en 1946, qui fait 8 m de long ; j'ai peint des grands tableaux parce que j'en ai éprouvé le besoin et peut-être même avant que les Américains ne le fassent. »

Autour de 1950, Olivier Debré privilégie la matière et les couleurs sourdes. Les couleurs subtiles, sensibles, de sa palette à dominante sombre, sont appliquées au couteau en épaisses concrétions.

Au tournant des années 1960, Debré trouve sa voie originale. Fluidité de la matière étalée en larges champs monochromes ondulés avec des ponctuations de concrétions épaisses et colorées qui délimitent et génèrent l'espace.

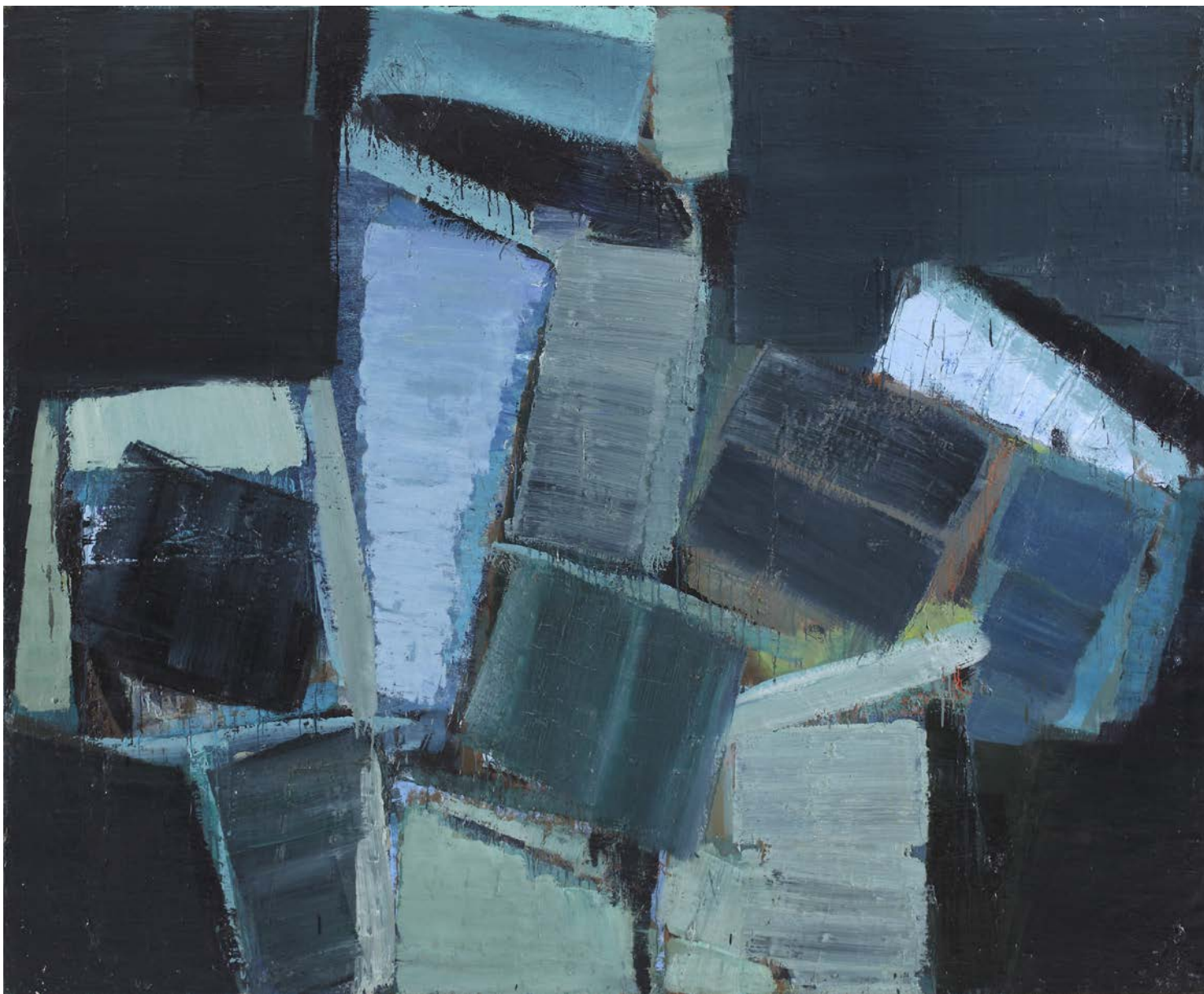
Dès le début des années 1970 il voyage beaucoup, à la recherche de nouveaux paysages. « Sa peinture est plus fluide, plus ductile, plus musicale aussi » (Pierre Cabanne, in *Combat*, 8 octobre 1973). Ses toiles naissent un peu partout, à Ouarzazate dans le Sud marocain, à Kyoto, à Angkor, à Jérusalem, dans un fjord norvégien, à Assise en Italie, etc.

Dans les années 1980, il bénéficie de plusieurs commandes publiques, la plus importante étant celle du rideau de scène de la Comédie-Française inauguré en 1987, suivie de la réalisation du rideau de scène de l'opéra de Hong-Kong, à la demande de la fondation Louis Vuitton (inauguration en 1989).

1990, décennie durant laquelle Olivier Debré se rend beaucoup en Touraine, qui reste son lieu de peinture, son laboratoire expérimental. Il collabore en 1997 avec la chorégraphe Carolyn Carlson pour qui il crée les décors et les costumes du ballet *Signes* dont le thème est sa propre peinture. L'année suivante, il réalise, avec la collaboration de deux peintres chinois, Jing Shijian et Xu Jiang, le rideau de scène du nouvel opéra de Shanghai. Il meurt à Paris, le 1^{er} juin 1999.

« D'emblée les tableaux d'Olivier Debré s'emparent du regard. Ils l'avivent, le tendent. Ils se dressent abrupts en face de nous et nous sollicitent. Allons-nous reculer par ce mouvement de résistance naturelle que la surprise engendre, nous en détacher ou bien nous y soumettre ? C'est dans l'instant que la partie se joue : la force se projette, les tableaux viennent vers nous ou c'est nous qui allons vers eux, peut-être, mais il est certain qu'une relation neuve, insoupçonnée s'établit entre ces tableaux et nous. Devant eux, nous assistons à notre propre changement. »

Dora Vallier, *Debré*, Paris, galerie Knoedler, 1960



Grande nature morte

1956

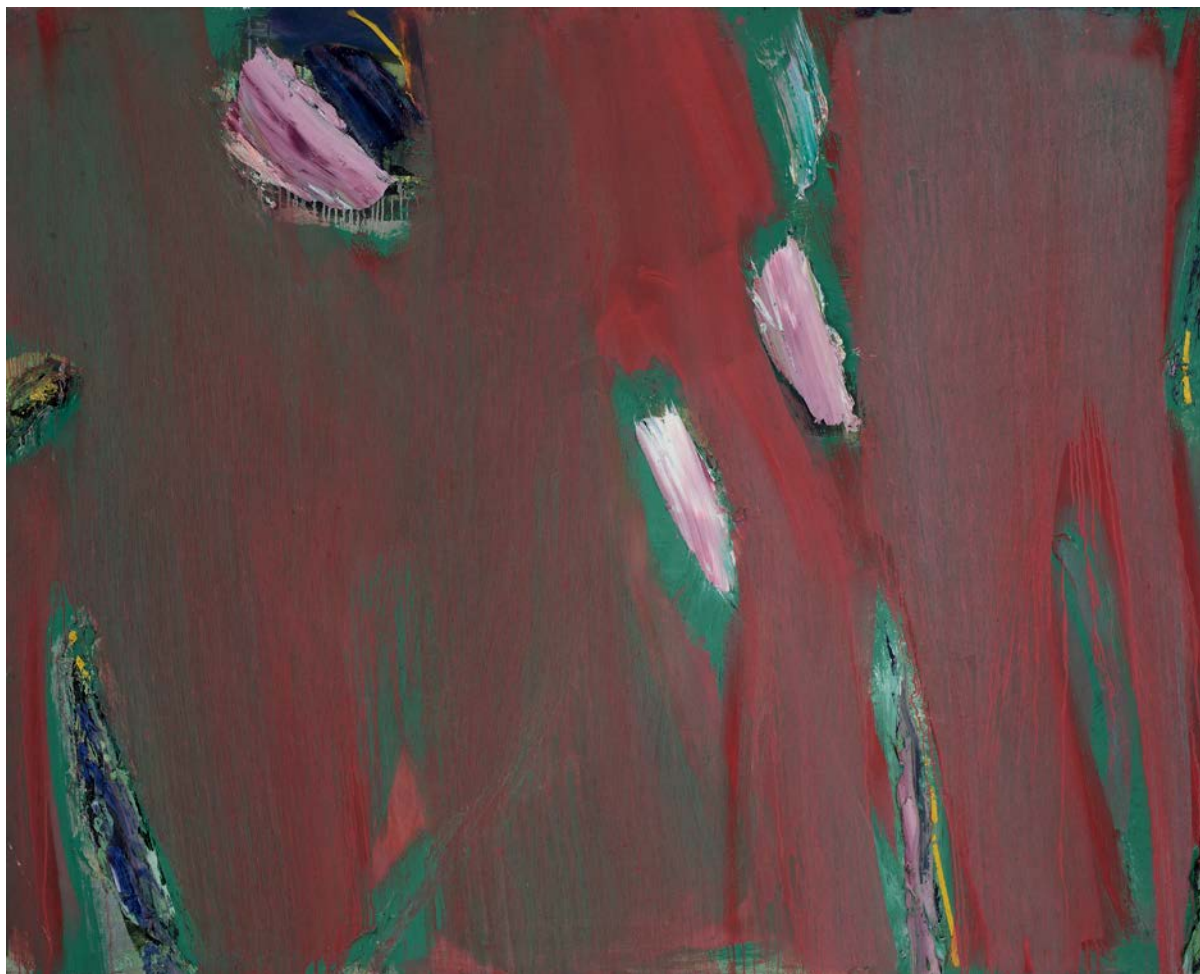
Huile sur toile

192 x 235 cm

En 1953, Olivier Debré passe des *Signes personnages* aux *Signes paysages*.

Il s'en explique en 1975 dans un entretien avec Daniel Abadie, reproduit dans le catalogue publié à l'occasion de son exposition au musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne.

« Je trouvais que j'en avais fait assez et, du corps, je voulais dire à mon tour comment je voyais le paysage. Quelle était ma conception, mon idée de l'espace. J'avais une idée de l'espace que j'essayais de formaliser. Au fond, il y a trois sortes d'espaces : un espace très serré, plein, qui est l'espace de l'homme, qui est une sorte de notion sculpturale ; la notion infinie de l'espace, qui est celle du paysagiste ; et puis il y a la notion intermédiaire, celle de l'espace clos, l'espace de la chambre qui est au fond l'espace de la nature morte. »



Rose taches roses, Cachan

1960

Huile sur toile

130 x 162 cm

« On ne s'étonnera pas que Debré s'autorise maintenant une spontanéité d'exécution qu'accompagne un allègement de sa matière. Il en est ainsi, après qu'il eut éprouvé passagèrement les effets d'un frémissement dans la pâte, pour la très récente suite de peintures dans lesquelles s'exprime une expérience lyrique, dirais-je pour qualifier la mobilité et l'accentuation, de la nature vivante, saisie dans sa germination même par la plus intime participation de l'être. [...] »

Roger Van Gindertael, *XX^e Siècle*, juin 1960



Sans titre
Circa 1970
Huile sur toile
180 x 180 cm



Gris et ocre rose d'hiver

1978

Huile sur toile

180 x 180 cm

« [...] Olivier Debré écrit des signes. Il inscrit sur la toile des traces de couleur qui émergent à peine d'immenses plages monochromes. Ces signes, ces traces sont, sans aucune ambiguïté, l'expression d'une peinture de surface. Mais si dans le tableau achevé aucun reste de figuration ne transparait, même esquissé, le point de départ de ce tableau est dans la réalité, contour d'un visage ou atmosphère d'un paysage. Il ne s'agit pas de "représenter" le sujet, mais de s'imprégner d'une ambiance générale, porteuse de signes. [...] »

Alfred Pacquement, « Olivier Debré et la ferveur du signe », *Olivier Debré*, Saint-Étienne, musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne/Maison de la Culture et des Loisirs, 1975



Sable de Loire, Touraine

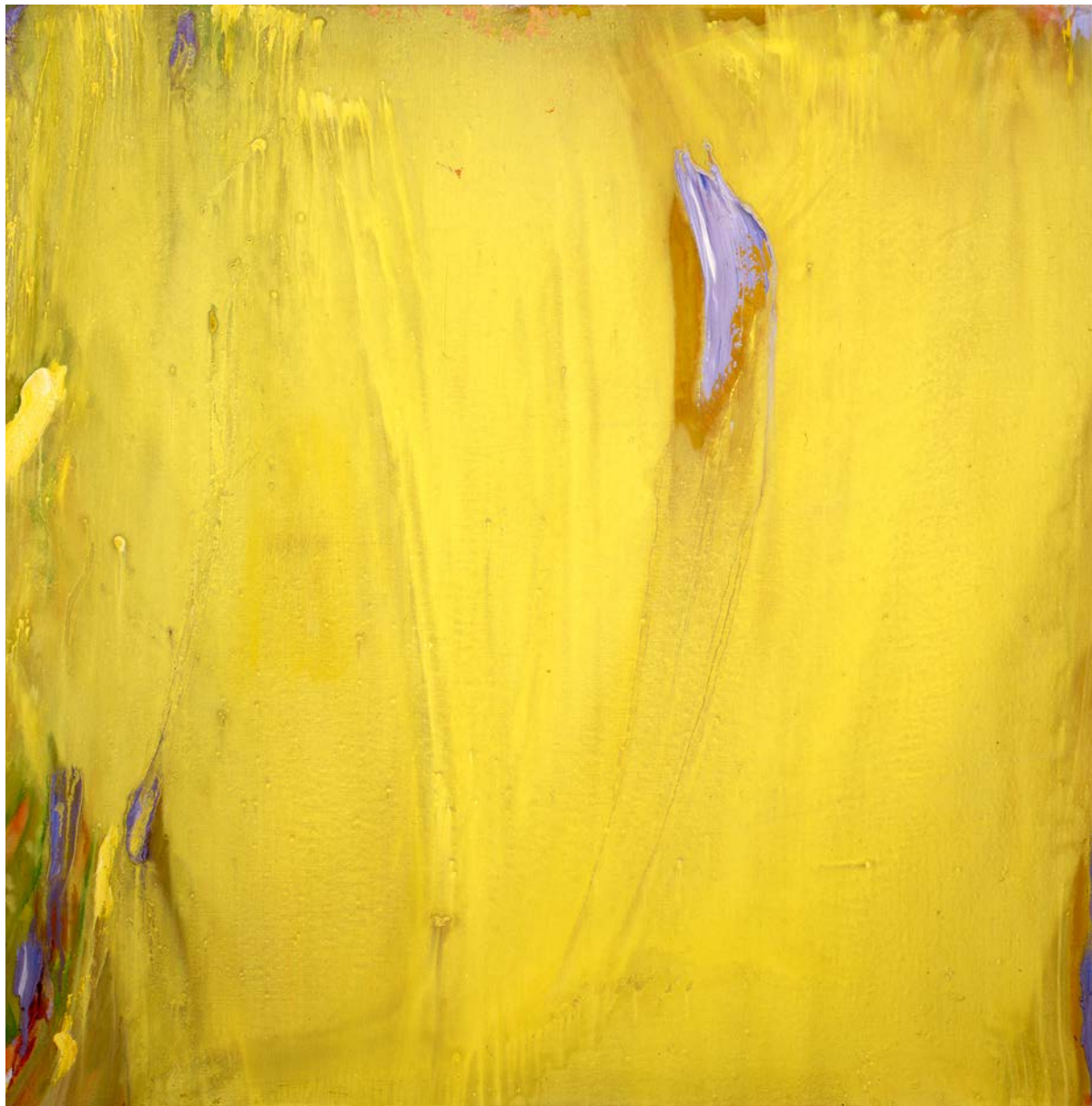
1983

Huile sur toile

180 x 180 cm

« Le choix de la Loire s'est d'avantage imposé au peintre qu'il ne l'a décidé parce qu'elle est chez lui de tradition familiale et qu'elle a de tout temps appartenu à sa culture. On comprend mieux dès lors comment il s'en empare et quelles relations privilégiées, de toute intimité, au sens superlatif du mot intérieur, il peut entretenir avec elle. Pour Olivier Debré, la Loire est une autre nation. Il n'est que de voir les photographies de l'artiste qui nous le montrent à l'œuvre en son domaine pour apprécier la qualité d'osmose qui le lie au pays. Debré y figure toujours en arpenteur, jouant avec ses toiles à la façon d'un Micromégas, qui manipulerait des morceaux de fleuve. Il va, il vient, il déambule – autour de sa toile, parfois dedans ».

Philippe Piguet, *L'Œil*, septembre 1991



**Jaune de Touraine
à la tache violette**

1994

Huile sur toile

180 x 180 cm

« Mes tableaux, je leur donne des titres je crois essentiellement pour des besoins de classement. Malgré tout, j'y accorde aussi de l'importance parce que je pense au fond que cela aide un peu à la compréhension. Je fais attention en général à ce que mes titres précisent un peu ma pensée. J'y mentionne d'une part l'endroit où j'ai peint, ce qui correspond à la véritable émotion que j'ai eue, d'autre part la sensation colorée qui est dans la toile. Ce que je veux dire, c'est que les espaces que je peins, s'ils sont tirés directement d'un paysage, restent quand même d'un principe abstrait. Par exemple, je ne dis pas Jardin rouge mais Le Jardin du rouge, c'est-à-dire que le lieu de l'émotion étant la couleur elle-même, la qualité et l'esprit du tableau donnent une sensation qui est celle que peut évoquer un jardin réel. [...] »

Entretien avec Philippe Piguet, *Axe Sud-Art actuel*, n° 7, hiver 1983

Galerie Louis Carré & Cie

10, avenue de Messine, 75008 Paris

Téléphone 33 (0)1 45 62 57 07 | Télécopie 33 (0)1 42 25 63 89

galerie@louiscarre.fr | www.louiscarre.fr

Crédits photographiques

P. Espagne, J.C. Francocon, C. Michaelides, C. Molyneux